

[FR] Ce specimen est un ready-to-print.

Voici les étapes à suivre pour le montage :

1. Imprimer en taille réelle et recto-verso sur le bord long,
2. Plier en deux dans la hauteur,
3. Relier avec deux agrafes sur le pli.

Vous avez maintenant un aperçu de Proxima. Merci :)

[EN] This specimen is a ready-to-print.

These are the steps for assembling it:

1. Print it in actual size and double-sided on the long-edge,
2. Fold it in two vertically,
3. Bind it with two staples on the fold.

You now have a glimpse of Proxima. Thanks :)

Miss Proxima
www.proxima.net

æ *

Proxima •

Infos:
Proxima V.1

Langages couverts:
Western European Latin / Basic Latin (Unicode)

Nombre de styles:
1, avec 572 glyphes

Chambre des Métiers et de l'Artisanat

Commerces de proximité

Proxima est un caractère vivant avec son temps, représentant le passage à un nouveau modèle sociétal, plus attentif à l'humain. S'inspirant des linéales de début de siècle à travers le prisme des néo-grotesques, Proxima se situe à la frontière entre le neutre et l'expressif, le froid et le chaleureux.

Glyphset

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
VWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

anffssttwww

ÀàÁáÂâÃãÄäÅåÆæÇçÈèÉéÊêËë
ÌìÍíÎîÏïÐðÑñŒœÒòÓóÔôÕõÖöØøŠš
ÙùÚúÛûÜüÝýŽžǷǹ

ĀāĂăĄąĆćĈĉĊċČčĎďĚěĔĕĖė
ĜĝĞğĤĥĦĥĨĩĴĵİıĲĳĴĵĴĴĴĴ
ŃńŅņŇňŌōŎŏŔŕŖŗŚśŜŝŞş
ŢţŮůŰűŲųŴŵŶŷŽž

{[.,:;!;?...]}#\$%&'()*+,-./:
;=>?@AB[CD]EFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz{|}~

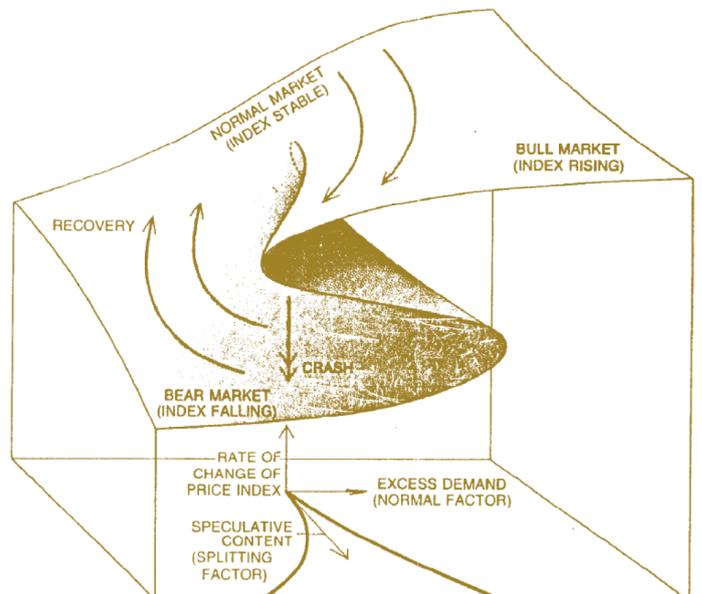
°_ =;+--x÷<>≤±≥%%‰∧|||°/
H¹²³1¼½¾
~ . - .. ' / , ^ v °

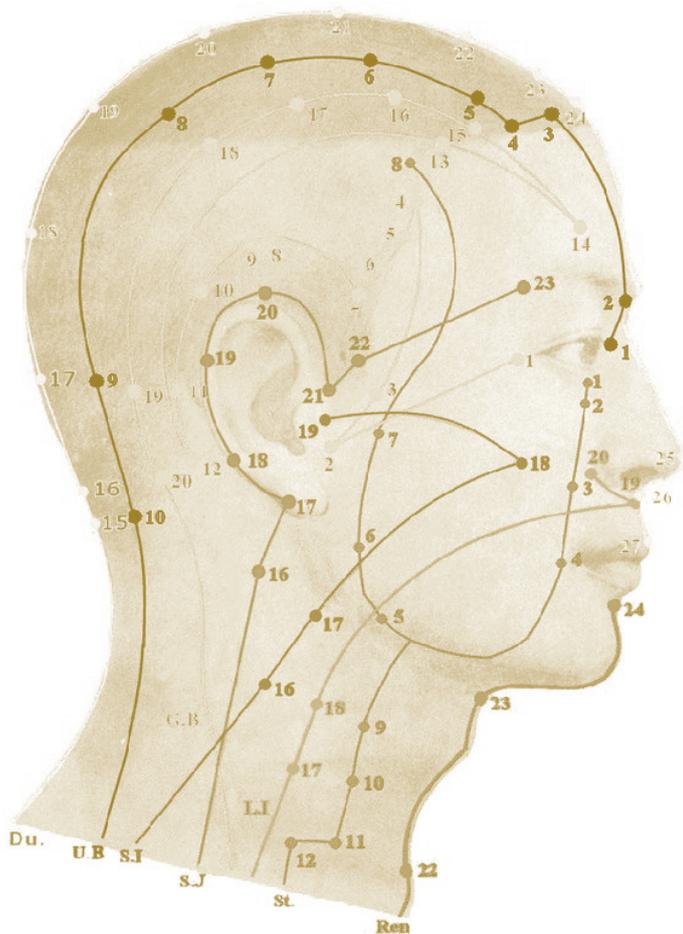
↔↑↓↖↗↘↙

Forget the 4th
of july I prefer
the 21st of june!

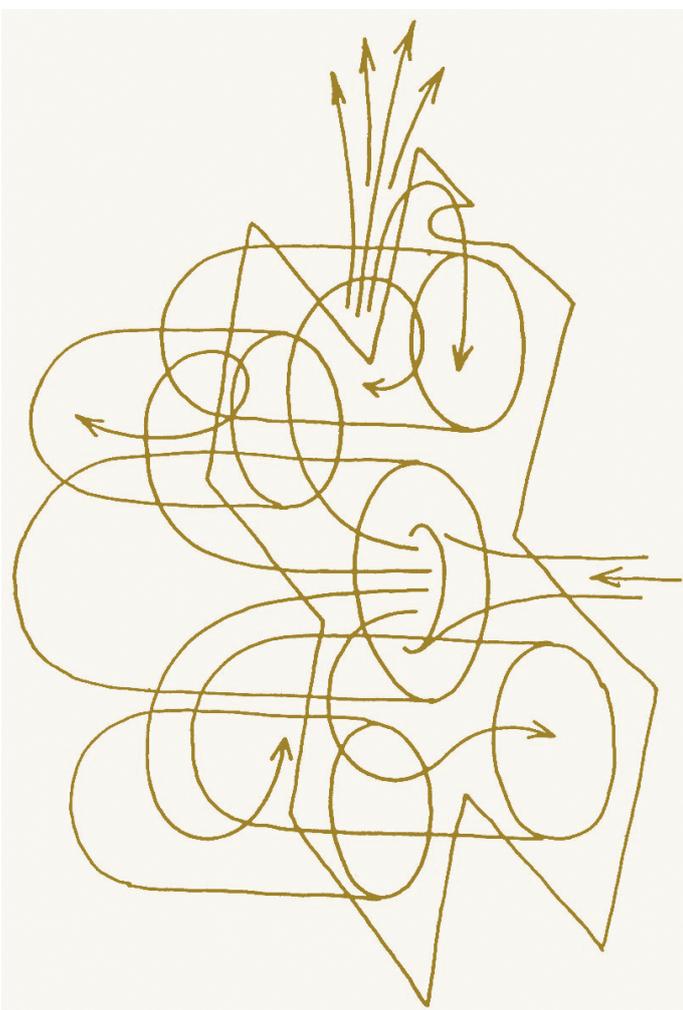
Forget the 4th
of july I prefer
the 21st of june!

Forget the 4th
of july I prefer
the 21st of june!





Une touche, qu'on imagine posée comme ça, du bout des doigts, comme la marque d'une identité, d'une façon propre à chacun, à la différence des techniques du corps dont parlait Marcel Mauss. La touche, légère ou appuyée, c'est la façon de toucher du peintre, du pianiste, de l'artisan, de tout un chacun enfin, c'est le moment où l'on passe de l'intérieur à l'extérieur, où l'on touche à soi-même, où l'« on se sent comme un dehors. » Rapport de l'âme au corps qui ne peut donc se penser qu'en tant qu'expérience du corps, non dans son intériorité mais au contraire dans un rapport d'ex-position, d'ex-tériorité, un « se sentir » qui fait ex-ister l'âme dans le corps. Le corps lui-même est l'organe du toucher, l'expérience de toucher et d'être touché. Il est nécessairement ouvert.



Le corps est l'expérience de toucher indéfiniment à l'intouchable, mais au sens où l'intouchable n'est rien qui soit derrière, ni un intérieur ou un dedans, ni une masse, ni un Dieu. L'intouchable, c'est que ça touche. On peut aussi employer un autre mot pour dire cela : ce qui touche, ce par quoi on est touché, c'est de l'ordre de l'émotion. Émotion est un mot très affaibli pour nous, mais émotion, cela veut dire : mis en mouvement, mis en branle, ébranlé, affecté, entamé.

Le toucher comme « saisie des coexistences ». Cette magnifique formule pourrait aussi s'appliquer au mode de perception des artisans, qui, bien qu'ils ne soient pas aveugles, accordent au toucher une valeur essentielle, eux qui ont développé leur appréhension du monde et de l'espace par le toucher. La nécessité, pour un artisan, de « saisir les coexistences » de la matière et des formes, passe nécessairement par le toucher. La vision, en effet, correspond à un être au monde d'observateur, de spectateur d'un espace distancié, dans sa globalité ou ses particularités, mais d'un espace auquel on ne touche pas. Ou auquel on ne touche pas encore. La spacio-temporalité du toucher est tout autre. Là où la vue embrasse l'ensemble dans son champ de vision, la surface d'exposition d'un corps touchant-touché est localisée à la partie en contact. Ce contact se distingue aussi par une sensation de l'être, qui, simultanément, sent et est senti. Mais ce n'est pas tout. Le toucher n'a pas seulement pour objet le tangible, mais aussi le non-tangible : comment toucher à l'intouchable ? Limites du corps et de l'âme qui cohabitent tant bien que mal sous le même toit, dissociés à l'infini par la philosophie et pourtant indissociables dans leur relation. Le toucher serait-il donc le sens qui en finit avec le dualisme âme/corps ?

C'est la thèse que défend J.-L. Nancy dans De l'âme, lorsqu'il il parle du corps, mais du corps révélé par l'âme : « l'âme est un nom pour l'expérience que le corps est. ». Il démontre que pour Aristote, « corps veut dire très exactement l'âme qui se sent corps. Ou : l'âme est le nom du sentir du corps [...] le dedans qui se sent dehors ». Avant d'ajouter que « le "soi-corps" ou "l'être à soi du corps" c'est le "Sujet", le "Je" et que "je" est une touche. »

« Je » n'est rien d'autre que la singularité d'une touche, d'une touche en tant qu'une touche est toujours à la fois active et passive et qu'une touche évoque quelque chose de ponctuel – une touche au sens d'une touche de couleur, au sens de la touche d'un pianiste, et pourquoi pas au sens où on disait dans le vieil argot, faire une touche. L'unité d'un corps, sa singularité, c'est l'unité d'une touche, de toutes les touches (de tous les touchers) de ce corps. Et c'est cette unité qui peut faire un moi, une identité.

C'est à cause des conditions de travail aussi qu'on en arrive là. Il n'y a plus de temps mort. Le patronat a supprimé les temps morts à cause du rendement. Alors un ouvrier ne s'appartient plus. Il passe sa vie entre le boulot, bouffer, le sommeil, le boulot, comme ça. J'en ai marre.

À lire ces lignes, on comprend qu'être touché c'est d'abord l'être dans son corps, quand bien même il s'agirait d'un état d'âme. Le toucher relève de l'émotion, qui porte en elle la dynamique du mouvement. Fondamentalement, la relation à la matière est donc un lien émotionnel.

Corps 6,5

Mais l'apprentissage d'une technique est-il une forme de violence portée au corps humain ? Un corps dont on a vu qu'il est essentiellement indéterminé jusqu'à ce qu'il commence à sécréter des outils, donc des spécialisations techniques sans lesquelles on ne peut pourtant l'envisager. Ce corps-là, qui devient humain par les prothèses artificielles qu'il apprend à produire en adaptant ses gestes à la matière. Un corps donc, qui est humain parce qu'il peut se maîtriser, se con-former au monde qu'il transforme. Un corps enfin dont le propre est de sortir des strictes limites que lui a données la nature.

Autrement dit, où s'arrête la formation et où commence la violence ?

Dès le départ, la situation est contradictoire. D'un côté, on a un devenir humain qui passe par des gestes perfectibles qui nous amènent à transformer le monde et à produire des outils, des prothèses, des objets. De l'autre, notre appareil corporel tend à rester neutre, lisse, indéterminé et notre humanité se cherche dans le développement de ses « manières » et de sa « connaissance ». Nous mettons alors toute notre ingéniosité à artificialiser notre technicité (ce qui est de plus en plus notre cas) et à exister par ailleurs.

C'est tout le paradoxe de notre ascension technique : nous avons d'abord déployé des trésors d'habileté, d'ingéniosité et de force pour nous affranchir des lois naturelles, transformer le monde et le soumettre à nos besoins, mais nous avons tant et si bien fait que nous sommes presque parvenus à retrouver notre indétermination physique première, entourés que nous sommes à présent d'objets réalisés par des ensembles techniques

mécanisés dont le fonctionnement ne nous a jamais été si étranger. D'où la nécessité, selon G. Simondon, d'étudier l'évolution des objets techniques dans une perspective qui les rapproche de la réalité humaine dont ils sont issus, ou celle, selon Bruno Latour, d'approfondir les relations réciproques entre les « humains » et les « non-humains », entre les différents agents de la médiation technique. B. Latour démontre en effet que les artefacts sont autant façonnés par nous qu'ils nous façonnent et qu'il faut « apprendre à attribuer – à redistribuer – les actions à beaucoup plus d'agents que ne le prévoient les scénarios matérialiste ou sociologique. »

Cela revient à dire qu'il existe un mouvement de va-et-vient, un échange complexe et sinueux entre les techniques et nous, qui modifie à chaque moment de son évolution les termes de notre rapport au monde. Ainsi, nos artefacts ne sont pas posés là, en-dehors de nous comme des choses extérieures et objectives, comme des intermédiaires, « ils méritent d'être accueillis dans notre culture intellectuelle en tant qu'acteurs sociaux à part entière. Médient-ils nos actions ? Non, ils sont nous. » D'où l'intérêt d'approfondir les modes opératoires des gestes techniques.

Corps 8

Le toucher est le seul sens par lequel notre rapport au monde nous échappe. Un rapport qui ne passe pas par un délai entre le sujet pensant et l'objet, mais qui, dans la simultanéité de la sensation, s'approche au plus près du monde au point de s'y mêler et s'y confondre. Le sujet touchant-touché est directement saisi par ce monde dont il prend d'ordinaire la mesure par l'intermédiaire de ses autres sens et de sa raison, qui mettent à distance sa relation aux choses. Or, comme on va bientôt le voir, cette simultanéité n'est que temporelle et il s'agit de ne pas la confondre avec une immédiateté qui n'est pas le propre du toucher.

En outre, on ne peut faire abstraction de ce que l'on touche. Le toucher est le sens de la présence. Commun à tous les animaux, il est aussi celui qui nous distingue le plus d'eux, par l'usage que l'on en fait, dans la subtilité de ses nuances. Il est le paradigme du sensible, du sentir, à la fois universel et profondément humain en tant qu'émotion. Il est le plus corporel de tous nos sens, car le corps entier est sentant, même si la main est souvent l'interlocutrice privilégiée du toucher. C'est par le toucher que le monde s'est ouvert et détaché de nous, instituant

dans cet abîme vertigineux de la technique un toucher curieux, différencié, observateur, manipulateur et surtout, surtout, producteur.

Pour Merleau-Ponty, chaque sens se différencie des autres par sa propre perception des objets. Chaque organe des sens interroge l'objet à sa manière, il est l'agent d'un certain type de synthèse, mais [...] on ne peut pas refuser au toucher la spatialité au sens de saisie des coexistences. Le fait même que la vision véritable se prépare au cours d'une phase de transition et par une sorte de toucher avec les yeux ne se comprendrait pas s'il n'y avait un champ tactile quasi-spatial, où les premières perceptions visuelles puissent s'insérer.